

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 79 (1952)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Marc-Henri chez les Belges  
**Autor:** Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-228063>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Marc-Henri chez les Belges

par Jean des Sapins

*Bien qu'il ait, comme on dit, doublé le cap de la soixantaine, Marc-Henri n'a rien perdu de son humeur vagabonde. Maintenant que son fils a la haute main dans la direction du domaine et que sa femme, la grande Hortense, n'aime rien tant que de tricoter des brassières pour son petit-fils, notre ami Marc-Henri, syndic de Biollens depuis près de trente ans, aime parcourir le vaste monde en compagnie de ses deux amis : Jules au Sapeur et François du Crétêt.*

Ayant fauché les blés, puis les avoines et rentré les premiers regains, ils partirent en auto au début de septembre, alors que le temps se mettait au beau pour un pair de jours. La douane passée à Vallorbe, ils se dirigèrent vers Besançon en descendant les gorges de la Loue puis s'engagèrent dans la route boisée des Vosges. A Nancy, ils s'arrêtèrent sur la place Stanislas où l'affluence était grande. Tandis que Jules au Sapeur et François du Crétêt buvaient un verre de vin de la Moselle, Marc-Henri eut la curiosité de suivre un groupe de touristes qui écoutaient les explications données par un guide. Celui-ci, comme il se doit, faisait un petit cours d'histoire à sa façon, mettant dans un même paquet les ducs de Lorraine, ceux de Bourgogne et les rois de France. A la fin du discours, notre syndic s'approcha du guide et lui dit :

— D'accord avec ce que vous dites, mais il faut compléter votre histoire en rappelant qu'ici même en 1477, et en plein hiver, les Suisses battirent Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et ne reçurent pas un pouce de territoire pour prix de leur victoire.

— Et l'argent promis par le roi, fit le guide, qu'en faites-vous ?

— Il n'a jamais été versé, rétorqua Marc-Henri. Vous nous le develez encore !

Et il eut un éclat de rire triomphant.

Comme le soir tombait, ils arrivèrent à Metz.

— Ici, dit Marc-Henri, j'y suis venu en 1913, quand j'étais élève de l'Ecole d'agriculture. Nous avions visité l'Alsace et la Lorraine. Il y avait alors des poses de casernes et partout, dans les rues, dans les cafés et sur les places, des casques à pointe et encore des casques à pointe. Autant, je vous le dis, que de

vers blanches quand on fait les labouages de printemps. Et puis il fallait tenir sa langue, cré nom de sort, et ne pas arborer une cravate bleu, blanc, rouge. Un soir qu'on rentrait à l'hôtel, un peu plus gais que d'habitude, un loustic se mit à siffler les premières notes de la « Marseillaise ». Ah ! bon Dieu de bon Dieu, nous voilà entourés de policiers aussi féroces que des canibales. Après discussion, et parce qu'on était des étrangers, on finit par nous laisser rentrer à notre hôtel.

Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur la place de la Gare où l'on ne voyait pas un uniforme, il ajouta :

— Heureusement que tout a changé !

Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent à Luxembourg. Le lendemain, à la pointe du jour, ils firent le tour de cette jolie ville aristocratique, s'arrêtèrent un instant devant le palais grand-ducal et mirent le cap vers les Ardennes, en parcourant, en sens inverse, la route que suivit l'armée du général Patton qui libéra la France et la Belgique. Jules au Sapeur se mit à contempler les bornes kilométriques que jalonnent cette « voie sacrée » tandis que François du Crétêt, bercé par le roulement de la voiture, s'enveloppait dans une couverture pour mieux dormir.

Les Ardennes ! Pays boisé et vallonné, rappelant à s'y méprendre notre Jorat. Pays où les forêts giboyeuses s'étendent

à l'infini, coupées qu'elles sont par des prairies où apparaissent ici et là quelques fermes.

— Tiens, dit Marc-Henri en réveillant François, on va arriver au lac de Bret !

Après s'être frotté les yeux, François regarda un instant le paysage puis se replongea dans son sommeil. Quant à Jules au Sapeur, il aurait bien voulu séjourner une semaine ou deux dans cette contrée. Son vieil instinct de braconnier se réveillait à mesure que l'on s'enfonçait dans cette vaste forêt où il aurait volontiers tendu des pièges et essayé son fusil de chasse. Mais bernique ! On n'est pas chez soi, c'est-à-dire dans ce bon vieux Jura où l'on connaît tous les terriers, toutes les pistes et tous les sentiers de traverse.

Au sortir de la forêt, on aperçoit Dinant sur la Meuse. Le fleuve est large. Les falaises rocheuses qui le bordent donnent un charme unique au paysage. Les chalands s'en vont au fil de l'eau et la ville, avec son unique rue, s'allonge sur l'espace étroit situé entre la berge et les rochers. Ville commerçante et active qui a souffert du passage des armées au cours de deux guerres et dont un monument rappelle le souvenir des martyrs de la barbarie allemande.

De Dinant à Namur, la route longe le fleuve et la vie est intense sur les deux rives. François du Crétêt sort de sa léthargie pour admirer le pays. Voici

## CRÉDIT FONCIER VAUDOIS

auquel est adjointe la CAISSE D'ÉPARGNE CANTONALE garantie par l'Etat

*Prêts hypothécaires et sur nantissement*

*Dépôts d'épargne et par obligations*

*Garde et gérances de titres — Safes*

Namur au pied de sa citadelle dominant le confluent de la Sambre et de la Meuse. Pour embrasser d'un seul coup d'œil cet immense paysage, on monte jusqu'au haut de cette citadelle. De l'esplanade, on aperçoit, dans toute son étendue, la ville étagée sur la colline occidentale, tandis qu'à l'est, la Meuse poursuit son cours vers le nord, entre ses hautes falaises.

Après avoir contemplé le vaste horizon, Marc-Henri se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— C'est là qu'a été jouée pour la première fois la marche militaire « Sambre et Meuse ».

Puis mettant la main sur l'épaule de François du Crétêt, il ajouta :

— Te souviens-tu, durant les mobs de 1914 à 1918, quand le général Wille venait nous inspecter, la fanfare, pour le saluer, jouait la marche de « Sambre et Meuse ». Il écoutait en faisant une drôle de tête cette musique welche. Il paraît que le major du bataillon à qui

il demandait le nom de cette marche lui avait répondu :

— « Aar et Sarine », mon général !

Au delà de Namur c'est la descente. La voiture roule sur une magnifique route, toute droite, bordée d'arbres. Des plaines, encore des plaines à perte de vue.

Après avoir parcouru une vingtaine de kilomètres en direction de Bruxelles, Marc-Henri qui tenait le volant, ralentit et déclara :

— Regardez-moi cette route, large, droite, nette, sans une bosse, avec piste pour vélos et trottoir pour piétons. Ah ! je voudrais voir notre chef du Département des travaux publics rouler par ici pour étudier l'équipement routier. On croit qu'on sait tout et qu'il n'y en a point comme nous. Eh bien ! cette fois, nous voilà proprement enfoncés.

Et appuyant sur l'accélérateur, il repartit. La voiture roula sur une autoroute à travers la célèbre forêt de Soignes, puis brusquement la plaine réapparut et quelle plaine : Waterloo !

## La BOITE AUX LETTRES des abonnés

---

*Nous avons reçu la lettre suivante de notre fidèle collaborateur Fridolin :*

Mon cher Conte,

C'est toujours avec plaisir que je lis les articles de M. Ch. Montandon et celui de ton numéro de novembre : « Eau, patois et lieuxdits » m'a paru particulièrement instructif et fort plaisant. Oserais-je lui demander, afin de compléter ses intéressants renseignements, si le mot « oche » (Dent d'Oche, Ouchy) n'est pas, lui aussi, apparenté avec l'aqua latine, ce qui me paraît vraisemblable. Dans certaines régions du pays, on appelle *ogine* le canal de planches conduisant l'eau du ruisseau sur la roue à eau du moulin ou de la

scierie.

Le nom de l'eau, disait, sauf erreur, le Doyen Bridel, varie d'après les fontaines, c'est dire qu'il change d'une localité à l'autre.

Il me souvient d'avoir entendu dire — mais il y a déjà bien longtemps — qu'Evolène signifiait « eau douce » (aqua = avoa = evoe : eau, lenis : douce) et que le non moins charmant village d'Yvonand, autrefois orthographié Yvonant, tirait son nom du fait qu'il est sis au bord du lac de Neuchâtel (Iroué) à l'endroit où la Menthue (nant) s'y jette sans beaucoup de bruit. Toutefois rien, dans ses armoiries, ne trahit cette origine.

Ces deux étymologies me paraissent plausibles : seraient-elles toutes deux admissibles.

Fridolin.